

Mais toute autre cause, toute cause créée est une puissance active mêlée de passivité. Pour produire son acte, il faut qu'elle développe une force qui dormait; pour faire cela, elle a besoin d'une excitation. L'acte est avant la puissance, dit saint Thomas. Effectivement, tout fait est déterminé par un fait; non par une possibilité de fait, mais par un fait en acte. Le choc produit le mouvement, le mouvement produit la chaleur, ou la chaleur dissocie les éléments. Dans l'ordre même de la vie, cette loi se retrouve: la lumière excite le nerf optique; le nerf excité fait vibrer le cerveau; la cellule cérébrale mise en vibration provoque la sensation visuelle. Cet apport du dehors est également nécessaire pour perpétuer la vie dans l'espèce. Pas de génération spontanée. M. Pasteur l'a démontré. Et, s'il n'y a pas de naissance sans germes, il n'y en a pas davantage sans fécondation du germe. Et la vie intellectuelle, la vie morale? Est-ce qu'elle se développe autrement que par l'éducation, c'est-à-dire par un savant, un vertueux en acte, sur un savant, un vertueux en puissance? (M^r D'HULST, *passim*.)

L'aptitude à recevoir ne suffit pas pour rendre raison de l'acquisition; il faut y joindre l'influence d'un principe déjà en possession. Les choses s'expliquent généralement par le concours de deux éléments: l'un imparfait et perfectible, l'autre plus parfait, déjà pourvu de la propriété à communiquer.

IV. — ESSENCE, ACCIDENT, PROPRIÉTÉ, NATURE

L'être, dans son concept le plus large, est indéterminé. L'essence, la substance, les propriétés, les modes, sont les déterminations progressives qu'il reçoit, avant d'arriver aux réalités concrètes.

Essence. — L'essence, c'est ce qui fait qu'un être est ce qu'il est, c'est l'ensemble des propriétés sans lesquelles il ne saurait exister ni être conçu. Exemple: Avoir ses trois angles égaux et ses côtés égaux est l'essence du triangle équilatéral; — la raison et l'animalité sont l'essence de l'homme.

Essentiel signifie: qui appartient à l'essence. Ex.: La raison est essentielle à l'homme; — la sensibilité est essentielle à l'animal; — le développement spontané est essentiel à la plante. Quand on parle de *différence essentielle*, on entend ce qui fait qu'une chose diffère d'une autre en essence. Ex.: L'homme diffère essentiellement de l'animal par la raison; l'animal diffère essentiellement de la plante par la sensibilité et l'instinct.

On définit encore l'essence: *ce qui est signifié par la définition*. Pour que la définition d'un être soit réelle, il faut qu'elle exprime tout ce que renferme l'essence. « La définition, dit Aristote, est l'expression de l'essence. » Ainsi les mots *animal raisonnable* expriment l'essence de l'homme.

L'essence comprend les propriétés constantes et permanentes de l'être, et principalement celles dont dérivent toutes les autres.

Accident. — L'accident est *ce qui ne tient pas à l'essence*; les propriétés ou qualités fondamentales, celles qui tiennent à l'essence, et qui ne peuvent changer sans que l'être cesse d'être lui-même et disparaisse pour faire place à un autre, gardent le nom de *propriétés*; celles qui peuvent varier sans que l'être change en lui-même sont appelées *accidents*.

On nomme accident « ce qui peut être présent ou absent, dit Bossuet, sans que le sujet périsse: tel qu'est dans la main le chaud et le froid, le blanc et le noir ». Les accidents n'ajoutent ou n'ôtent rien au fond même de l'être. Avoir ou n'avoir pas tel âge, telle taille, telle fortune, tel degré de science ou de vertu, n'ajoute ou n'ôte rien à l'essence de l'homme.

Ce qui est accidentel ne diversifie pas l'espèce: ainsi la couleur chez l'animal, chez l'homme. Un nègre est homme aussi bien qu'un blanc. La différence est *spécifique*, si elle porte sur ce qui est essentiel, c'est-à-dire sur ce qui modifie la nature de l'objet. Ainsi être raisonnable ou ne l'être pas établit une ligne de démarcation infranchissable entre l'homme et l'animal: c'est une différence *spécifique*. C'est par la différence spécifique des objets qu'on les définit; par elle que l'on classe, par exemple, les actes et, par conséquent, les puissances de l'âme; et c'est pour cela que la division traditionnelle ramène à deux les puissances morales: l'intelligence, qui a pour objet le vrai, et la volonté, qui a pour objet le bien.

Propriété. — « On appelle *propriété ce qui suit de l'essence*. Ainsi être raisonnable, c'est ce qui constitue l'homme; expliquer ses pensées par la parole ou par quelque autre signe, c'est une propriété qui suit de là; être éloquent ou ne l'être pas, c'est un accident qui lui arrive.

« La propriété tient le milieu entre l'essence et l'accident. Elle n'est pas l'essence même de la chose, parce qu'elle la suppose déjà constituée. Ainsi, la faculté de parler n'est qu'une propriété de l'homme, qu'elle suppose déjà constitué par la qualité de raisonnable. Elle n'est pas non plus un simple accident, parce que la chose ne peut pas être ni être parfaitement entendue sans sa propriété: ainsi, l'homme ne peut pas être, ni être parfaitement compris, sans la faculté de parler. » (BOSSUET, *Log.*, I, XLIV et XLVI.)

Nature. — On appelle *nature ce qui constitue tout être en général, soit incréé, soit créé*. Exemple: la nature divine, la nature humaine, la nature animale.

La nature d'un être est la somme des puissances sans lesquelles un être ne peut être lui-même. Elle est complète dès qu'aucune des puissances ne fait défaut. Quelles sont, par ex., les puissances naturelles de l'homme? L'intelligence, la volonté libre, l'imagination, la mémoire et les sens, qui mettent son âme en rapport avec le monde extérieur. Moyennant ces facultés, l'homme est complet.

Nature, essence. — Nature a plus de compréhension qu'essence.

L'essence d'une chose ne comprend que les propriétés fondamentales, que la chose doit nécessairement posséder pour pouvoir être, pour ne point cesser d'être; la nature comprend toutes les propriétés remarquées dans la chose.

L'essence est invariable, puisque, tout en elle étant nécessaire, la moindre altération ferait que l'être ne serait plus ce qu'il est; la nature peut être modifiée: on se fait une bonne ou une mauvaise nature; l'habitude est une seconde nature.

L'essence exprime ce qui est impliqué dans la notion abstraite de toute une classe d'êtres; la nature, ce qui est effectivement dans un être.

Remarquons que l'essence d'un être est dite *métaphysique*, si elle est considérée d'une manière abstraite; elle est dite *physique*, si elle est envisagée dans un être existant et concret. Ex.: L'âme et le corps réunis forment l'essence physique d'un homme; la raison et l'animalité forment l'essence métaphysique de l'homme.

V. — SUBSTANCE, MODE, PHÉNOMÈNE

On a vu, dans la 11^e leçon de *Psychologie*, que, outre l'être *existant* et l'être *possible*, les deux espèces les plus générales de l'être sont l'être *nécessaire* et l'être *contingent*; on y a vu aussi la définition des idées corrélatives d'absolu et de relatif, d'infini et de fini, de parfait et d'imparfait. Tout être contingent actuel se présentant comme *substance* ou comme *mode*, il faut définir ces termes.

Substance, mode. — La *substance* est ce qui a l'être en soi et non dans un autre; c'est ce qui est le sujet, l'être; et le *mode* est ce qui est dans le sujet, c'est la manière d'être; en d'autres termes, la substance est ce qui est et en quoi quelque chose est, et le mode, ce qui n'est qu'en un autre, ce qui est inhérent à un autre. Exemple : Nos pensées sont mobiles, nos affections ne sont pas constantes, nos sentiments changent plus encore; mais ce qui pense en nous, ce qui veut, ce qui sent, en un mot, le sujet, la substance demeure. Voilà de la cire; elle peut être blanche, jaune, carrée, ronde, liquide; mais elle est toujours cire : ce qui change, c'est le mode, l'accident, le phénomène; ce qui demeure, c'est la substance.

« La substance, dit Caro, est une unité réelle, l'être lui-même subsistant sous la mobilité de ses modes, dans l'intermittence de ses phénomènes, les reliant entre eux, non par une vague et vaine succession, mais par la continuité agissante de la *forme* qui s'exprime par eux, sans se confondre avec eux. »

Substance et phénomène. — La substance est le sujet, le support nécessaire du phénomène. — Tout mouvement est le mouvement d'un corps; toute pensée est la pensée d'un esprit. Séparé de la substance, le phénomène n'est plus qu'une abstraction. Ainsi la réalité du phénomène dépend de celle de la substance. La réciproque n'est pas vraie. La substance, c'est-à-dire la personne ou la chose, ne dépend pas de ses phénomènes. Elle existe avant eux; ils peuvent changer ou cesser d'exister sans qu'elle périsse. L'existence d'un corps ne dépend pas de ses mouvements; celle d'un organisme, de ses fonctions. Il faut exister avant d'agir ou d'éprouver des modifications. La substance est antérieure en nature au phénomène. De là cette définition de la substance : « La substance existe en elle-même; le phénomène existe dans la substance. La substance est l'être en soi; le phénomène est l'être dans un autre. » (Abbé DE BROGLIE, *passim*.)

« L'esprit, étant le sujet des phénomènes, ne peut être lui-même phénomène. Le miroir d'une image, s'il était une image, ne pourrait être un miroir. Un écho ne saurait se passer d'un bruit. La conscience, c'est quelqu'un qui éprouve quelque chose. Tous les quelque chose réunis ne peuvent se substituer au quelque'un. Le phénomène n'existe que pour un point qui n'est pas lui et pour lequel il est un objet. » (AMIEL.)

Distinction entre les substances et les qualités. — La substance se distingue des phénomènes par l'opposition entre la permanence et la succession; elle se distingue des qualités comme l'unité de la diversité. En réfléchissant sur moi-même, par exemple, je reconnais que je suis intelligent, sensible, actif. De là les idées d'intelligence, de sensibilité, d'activité. Mais je conserve néanmoins

l'idée de ma personne, qui est unique. Je reconnais que ces facultés sont à moi, qu'elles sont *mes* facultés, et je les nomme *mes* qualités. A ces qualités diverses j'oppose ma personne. Je reconnais ainsi que je suis une substance dont l'intelligence, l'activité, la sensibilité, sont les qualités.

Substance, essence et existence. — Les deux termes essence et substance n'ont pas même sens. Un être possible a nécessairement une essence; mais il n'a pas une substance. En cet état, il est une simple pensée dans l'esprit qui le conçoit; mais, si de possible il devient réel, il faut nécessairement qu'il ait une substance propre, dans laquelle l'essence est individualisée.

Tous les possibles, tous les contingents, ont une essence, et Dieu les connaît de toute éternité; sinon ils ne seraient pas possibles. Ils ne sont possibles que parce que Dieu les connaît. C'est en ce sens que leur essence est éternelle : elle est une pensée de Dieu. Elle est immuable : supposer que Dieu pût changer l'essence des choses, ce serait supposer qu'il pût penser et vouloir l'absurde; par exemple, penser et vouloir un cercle carré.

L'essence est distincte de l'existence dans tous les êtres contingents. Avant qu'ils existent en réalité, il faut que leur essence soit conçue et représentée comme possible. L'existence est quelque chose de surajouté à leur essence.

L'essence et l'existence sont entre elles comme la puissance et l'acte. L'existence, c'est l'être en acte. L'être en puissance, l'être potentiel, c'est plus que l'être possible, c'est l'être qui contient déjà, mais non développé, ce qu'il doit être : c'est l'enfant par rapport à l'homme, c'est la graine par rapport à la plante.

En Dieu seul l'existence et l'essence se confondent, parce que l'existence entre nécessairement dans l'essence divine, dans l'essence de l'être nécessaire : Dieu est acte pur. Dans les créatures, l'acte s'allie plus ou moins à la puissance. L'homme est toujours en voie de se faire; « il n'est pas tout à fait sorti du néant, » dit Bossuet.

« Il n'y a qu'un seul objet en qui ces deux idées sont inséparables; c'est cet objet éternel qui est conçu comme étant de soi, parce que, dès là qu'il est de soi, il est conçu comme étant toujours, comme étant immuablement et nécessairement, comme étant incompatible avec le non-être, comme étant la plénitude de l'être, comme ne manquant de rien, comme étant parfait, et comme étant tout cela par sa propre essence, c'est-à-dire comme étant Dieu éternellement heureux. » (BOSSUET.)

Ce que c'est que les essences et comment elles sont éternelles. — « Voici ce qui s'appelle l'essence des choses : c'est ce qui répond premièrement et précisément à l'idée que nous en avons; ce qui convient tellement à la chose, qu'on ne peut jamais la concevoir sans la concevoir comme telle, ni supposer qu'elle soit sans supposer tout ensemble qu'elle soit telle. »

« Ainsi l'éternité et l'immutabilité conviennent aux essences, et par conséquent l'indépendance absolue. »

« Et cependant, comme en effet il n'y a rien d'éternel, ni d'immuable, ni d'indépendant que Dieu seul, il faut conclure que ces vérités ne subsistent pas en elles-mêmes, mais en Dieu seul, et dans ces idées éternelles, qui ne sont autre chose que lui-même. »

« Il y en a qui, pour vérifier ces vérités éternelles que nous avons proposées, et les autres de même nature, se sont figuré, hors de Dieu, des essences éternelles; pure illusion, qui vient de n'entendre pas qu'en Dieu, comme dans la source de l'être, et dans son entendement, où est l'art de faire et d'ordonner tous les êtres, se trouvent les idées primitives, ou, comme parle saint Augustin, les raisons des choses éternellement subsistantes. »

« Ainsi, dans la pensée de l'architecte, est l'idée primitive d'une maison qu'il aperçoit en lui-même; cette maison intellectuelle ne se détruit par aucune ruine des maisons bâties sur ce modèle intérieur; et si l'architecte était éternel, l'idée et la raison de maison le seraient aussi.

« Mais, sans recourir à l'architecte mortel, il y a un architecte immortel ou plutôt un art primitif éternellement subsistant dans la pensée immuable de Dieu, où tout ordre, toute mesure, toute règle, toute proportion, toute raison, en un mot, toute vérité se trouve dans son origine.

« Ces vérités éternelles que nos idées représentent sont le vrai objet des sciences; et c'est pourquoi, pour nous rendre véritablement savants, Platon nous rappelle sans cesse à ces idées où se voit, non ce qui se forme, mais ce qui est; non ce qui s'engendre et se corrompt, ce qui se montre et passe aussitôt, ce qui se fait et se défait, mais ce qui subsiste éternellement.

« C'est là ce monde intellectuel que ce divin philosophe a mis dans l'esprit de Dieu avant que le monde fût construit, et qui est le modèle immuable de ce grand ouvrage.

« Ce sont là ces idées simples, éternelles, immuables, ingénérables, incorruptibles, auxquelles il nous renvoie pour entendre la vérité. » (BOSSUET, *Logique*, I, XXXVII.)

VI. — DIVERSES RELATIONS DES ÊTRES

Les diverses relations ou rapports des êtres sont exprimés par les principes premiers, dont il a été parlé dans la 12^e leçon de *Psychologie*. On peut faire rentrer dans cette question les rapports d'*espace* et de *temps*, par lesquels tous les êtres sont reliés entre eux.

Les idées d'espace et de temps sont impliquées dans toute sensation; car l'objet de la sensation ou de la perception extérieure se présente à nous comme étendu, situé dans un lieu, soumis au mouvement et par conséquent mesuré par le temps. Tout mouvement suppose l'espace: il ne peut avoir lieu que s'il existe au moins deux lieux, celui que quitte le mobile et celui où il tend; il suppose aussi le temps: il se produit successivement.

De l'espace. — L'idée ordinaire qu'on se fait de l'espace, c'est qu'il est la somme des lieux occupés ou susceptibles d'être occupés par les corps. On confond souvent l'espace et l'étendue. « Si l'on voulait préciser des distinctions qui ne sont pas toujours marquées chez les philosophes, on dirait que l'étendue se dit plutôt aujourd'hui de l'espace concret, de la portion de l'espace occupée par tel ou tel corps; que l'espace désigne l'ensemble de toutes les étendues considérées en faisant abstraction des objets étendus, l'étendue abstraite et indéfinie; et que l'immensité, dans la langue des métaphysiciens, est l'attribut de Dieu en vertu duquel il est présent à tout l'espace, sans être lui-même étendu. » (BERTRAND, *Lectique de philosophie*.)

L'espace est le contenant des corps, il leur sert en quelque sorte de récipient; on ne peut nier la réalité ou l'objectivité de l'espace que si on nie la réalité et l'objectivité des corps. « Une preuve manifeste de l'existence de l'espace, dit Aristote, c'est la succession des corps qui se remplacent mutuellement dans un même lieu. Là où il y a de l'eau maintenant, arrive de l'air quand l'eau sort de ce lieu, et c'est un autre corps qui vient occuper ce même lieu que le premier corps abandonne. L'espace se distingue donc de toutes les choses qui sont

en lui et qui y changent; car, là où actuellement il y a de l'air, l'eau se trouvait antérieurement. Par conséquent, l'espace ou le réceptacle qui contient successivement l'air et l'eau est différent de ces deux corps. »

Si l'on considère la capacité de contenir les corps, abstraction faite des corps, on a l'espace *abstrait*; si on réunit par la pensée tous les espaces particuliers, toujours abstraction faite des corps qu'ils contiennent, on a l'espace *général*, dont l'étendue égale celle de l'univers. On peut se représenter l'espace *possible* comme une réceptivité indéfinie, capable de renfermer tous les mondes possibles. L'espace *réel* commence avec les corps, et ne finit que là où finit l'univers.

Il ne faut pas, avec Kant, faire de l'espace une pure conception de l'esprit, une catégorie subjective de la sensibilité, n'ayant d'existence que dans le sujet sentant et étant la condition préalable de toute perception sensible. Pas plus que les autres notions premières de la raison, la notion d'espace n'est *a priori*, en ce sens qu'elle ne relève aucunement de l'expérience. Il ne faut pas, avec Épicure et Gassendi, faire de l'espace une réalité indépendante, incréée et immense; ni, avec Clarke et Newton, le confondre avec l'immensité divine; car l'espace est divisible, ne fût-ce que par la pensée, et Dieu ne l'est pas; ni avec Descartes, qui confond l'espace et l'étendue, faire de l'étendue l'essence des corps. Quoiqu'elle ne constitue pas l'essence des corps, l'étendue réelle apparaît cependant comme la plus importante de leurs propriétés, comme le fondement de toutes les propriétés physiques: divisibilité, figure, solidité, impenétrabilité.

Le temps. — L'idée de temps se trouve associée, dans la pensée humaine, à celle d'espace, et présente, chez les philosophes, des conceptions analogues. Pour Kant, le temps est une forme *a priori* du sens intime; pour Gassendi, une réalité indépendante de Dieu et du monde; pour Clarke et Newton, il se confond avec l'éternité divine. Pour Leibniz, « le temps est l'ordre de succession qui existe entre les êtres contingents. » Aristote et saint Thomas en font la mesure du mouvement, une durée successive; il n'existe donc que dans les créatures; car ce n'est qu'en elles qu'il y a changement, succession, durée successive. Trois éléments essentiels composent la notion de temps: le premier (passé) a été et n'est plus; le second (avenir) sera, mais n'est pas encore; le troisième (présent) est actuellement, mais échappe dès qu'on croit le saisir.

Origine des idées d'espace et de temps. — De ce que nous ne percevons aucun objet matériel sans le percevoir dans tel temps et dans tel lieu, Kant conclut à tort que la notion d'espace et de temps doit être conçue avant la sensation, et que, par suite, elle est une forme *a priori* du sujet sentant. Il n'est pas nécessaire de la supposer innée, il suffit qu'elle soit simultanée à la sensation et acquise, comme toutes les autres, à l'occasion de l'expérience. De même que c'est la vue des choses blanches qui nous donne l'idée du blanc, celle des choses étendues qui nous donne l'idée d'étendue, de même la vue du mouvement, dont le temps mesure la durée, nous donne l'idée de temps. Il y a dans ces notions, comme dans toutes les notions premières, un élément matériel et objectif fourni par la nature (pour le temps, c'est le mouvement des choses), et un élément subjectif fourni par l'intelligence, qui, par son activité propre, en tire les concepts universels (l'idée de temps relie entre elles les parties successives dont se compose le mouvement).

I. L'être.

L'être est tout ce qui existe ou peut exister.
Il y a l'être existant et l'être possible.
L'être possible en soi est celui dont l'existence n'implique pas contradiction.

Un être impossible en soi, c'est celui qui serait et ne serait pas en même temps; par exemple, un cercle carré, une sphère infinie, etc.
La notion d'être est très importante: c'est d'elle que dérivent les principes d'identité, de contradiction et d'exclusion du milieu, qui sont la loi essentielle de la pensée.

A l'être s'oppose le néant ou non-être, qui ne peut être conçu par lui-même, mais seulement comme absence de l'être.

Les modes généraux de l'être ou propriétés métaphysiques (transcendants) sont: l'unité, la vérité, la bonté. — Tout être est un, vrai, bon.

L'unité, c'est l'absence de division, ce qui fait qu'un être est distinct de tout autre.

Tout être est un; autrement il ne serait plus un être, mais plusieurs.

1° Unité. L'unité est plus ou moins parfaite, suivant la perfection même de l'être: l'unité de Dieu et des êtres spirituels est indivisible; celle des corps est divisible, mais divisible.

La vérité, considérée objectivement, se confond avec l'être: c'est ce qui est; subjectivement, elle est la réalité intelligible, l'équation de l'intelligence avec son objet. Cette équation ne saurait être complète qu'en Dieu; c'est l'idéal de la science.

2° Vérité. Le faux, c'est ce qui n'est pas; il n'est pas intelligible. Le néant ou non-être n'a point d'idée, il ne peut être entendu.

La bonté, le bien, c'est l'être lui-même en tant qu'objet de la volonté, en tant que désirable.
Tout être est bon dans la mesure où il est (bonté métaphysique).

Le mal en tant que mal n'existe pas; ce n'est que la privation d'un bien qu'on devrait avoir (mal physique); c'est un manque d'être, une imperfection (mal métaphysique).

3° Bonté. Le mal moral existe dans un certain bien privé d'un autre bien, qui est sa fin légitime. Tout plaisir en soi est un bien; détourné de sa fin, il devient un mal.

Le mal n'a pas de cause efficiente, mais seulement une cause déficiente, c'est-à-dire négative: faire le mal, c'est faillir, tomber, succomber. — Les termes qui l'expriment sont des négations: injustice, iniquité, ingratitude, dés-ordre, dé-chéance, etc.

« L'activité est une conséquence de l'existence. » (SAINT THOMAS.)
Dans tout être créé on distingue la puissance et l'acte; l'enfant est l'homme en puissance, la pensée est l'acte de la raison.

La puissance est la faculté de recevoir ou d'agir; d'où une puissance passive et une puissance active. La puissance passive est une simple réceptivité, une possibilité de devenir.

L'acte est l'exercice de la puissance active; il est proportionné à cette puissance.

III. L'activité.
Puissance et acte.

Dieu est acte pur (ARISTOTE, SAINT THOMAS), c'est-à-dire que rien en lui n'est en puissance, tout est en acte.

Dans toute créature, il y a mélange de puissance et d'acte. Le monde est un perpétuel passage de la puissance à l'acte (devenir) et un perpétuel retour de l'acte à la puissance (cessation).
Pour qu'une chose devienne, c'est-à-dire passe de la puissance à l'acte, il faut: 1° la puissance passive ou aptitude à recevoir; 2° l'influence d'un principe ou cause qui possède déjà.

ONTOLOGIE OU DE L'ÊTRE

II. Modes généraux de l'être.

III. L'activité.

Puissance et acte.

IV. Essence, accident, nature, propriétés.

L'essence, c'est ce qui fait qu'un être est ce qu'il est, ce sans quoi il ne saurait ni être ni être conçu.

Une propriété est essentielle, quand elle appartient à l'essence; la raison est essentielle à l'homme.

L'essence comprend les qualités constantes et permanentes de l'être. L'accident, c'est ce qui ne tient pas à l'essence; ce qui dans le sujet peut varier: taille, couleur, etc., sans que le sujet cesse d'être lui-même et devienne un autre.

La nature, c'est ce qui constitue tout être en général: nature divine, nature humaine;

C'est l'ensemble des puissances sans lesquelles un être ne peut être ce qu'il est nécessaire qu'il soit.

Nature a plus de compréhension que essence; l'essence ne comprend que les propriétés sans lesquelles un être ne peut être conçu; la nature embrasse toutes les qualités qui conviennent à un être.

La substance est ce qui a l'être en soi et non dans un autre; c'est le sujet.

Le mode, c'est ce qui est dans le sujet; c'est la manière d'être.

Le phénomène, c'est ce qui paraît.

Dans un être, ce qui demeure sous les changements, sous les phénomènes, sous les accidents, sous les divers modes, c'est la substance (exemple de la cire, qui peut être solide, liquide, blanche, jaune, etc., sans cesser d'être cire).

V. Substance, mode, phénomène.

La substance est le support du phénomène, de l'accident, du mode; elle est nécessairement avant eux.

Nota. — Ne pas confondre essence et substance. Un être possible a nécessairement une essence, il n'a pas de substance. Tous les possibles ont leur essence en Dieu, parce que Dieu les connaît; c'est en ce sens que les essences sont éternelles et immuables. — Ils n'ont de substance qu'autant qu'ils sont réalisés, que de la puissance ils passent à l'acte.

Les idées d'espace et de temps sont impliquées dans toutes nos sensations. — L'objet de la sensation, en effet, se présente à nous comme situé dans un lieu et mesuré par le temps.

L'espace est la somme des lieux occupés ou susceptibles d'être occupés par les corps.

Ne pas confondre l'espace avec l'étendue, qui est la notion d'espace concret occupé par tel ou tel corps.

L'espace est le contenant des corps; on ne peut nier la réalité et l'objectivité de l'espace, que si on nie la réalité et l'objectivité des corps.

Il ne faut pas, avec Kant, faire de l'espace une pure conception de l'esprit, n'ayant d'existence que dans le sujet sentant; l'espace existe en dehors des objets; la preuve, c'est qu'ils s'y meuvent.

Ni, avec Epicure et Gassendi, en faire une réalité indépendante, incréée, immense;

Ni, avec Clarke et Newton, le confondre avec l'immensité divine: l'espace est divisible, Dieu ne l'est pas;

Ni, avec Descartes, le confondre avec l'étendue et en faire l'essence des corps. Nous avons indiqué la différence plus haut.

Le temps, d'après Aristote et saint Thomas, est la mesure du mouvement; c'est une durée successive.

Pour Kant, c'est une forme a priori du sens intime;

Pour Gassendi, une réalité indépendante de Dieu et du monde;

Pour Clarke et Newton, il se confond avec l'éternité de Dieu;

Pour Leibniz, c'est l'ordre de succession entre les êtres contingents.

Trois éléments essentiels composent la notion du temps: le passé, le présent et l'avenir.

Le temps n'existe que pour la créature, c'est-à-dire pour ce qui change.

De ce que nous ne percevons aucun objet matériel sans le percevoir dans l'espace et dans le temps, Kant a conclu à tort que ces deux notions sont a priori.

Il n'est pas nécessaire de les supposer innées, il suffit qu'elles soient simultanées à la sensation et acquises, comme toutes les autres vérités premières, à l'occasion de l'expérience.

VI. L'espace et le temps.

Origine de ces notions.

ONTOLOGIE OU DE L'ÊTRE